

Et après...

Une évidence

Il est parfois une autre lumière
qu'un bain du soleil à fermer les paupières
ou l'œillade d'un rayon perçant le mystère
des eaux moirées le reflet invitant la chanson

Il est parfois une autre lumière
que les taches de la lune à détromper la nuit
ou l'éclat d'étoiles de nos ombres endormies
telles une lampe tenant qu'à un fil dévoile son pardon

Il est parfois
quand se voile la lampe et se couvre de cendres l'étoile
ou les ombres de la lune éteignent la lumière
ou le rayon se brise au miroir des eaux mortes
et que les paupières se ferment se croyant sans mémoire

Il est parfois quelque part
au cœur des ténèbres une goutte plus claire
 dans un coin de la tête
 il est parfois une autre lumière

Reflets

Je crois les eaux du lac
au regard de l'oiseau
les yeux dans les yeux du ciel
quand le soleil s'y baigne
de bleu tendre et de miel

Elles murmurent aux caresses du vent
des histoires d'étoiles
rapportées de la nuit
et du jour le parfum de rêves endormis

Je crois les eaux du lac
quand des nuages
au regard de l'oiseau
les yeux dans les yeux du ciel
s'enroulent aux cous des demoiselles

Elles chantent au vent les promesses
d'un matin de lumière séchée de larmes
et l'ivresse du soir
que la parole des ombres désarme

Entre le ciel et l'eau

La mer s'embrume

son lit se tire de blanc
à contre-soleil levant

Lactescent l'horizon se noie

où s'avale le ciel

Une barque immobile

se perd
sur le voile lacté de la toile

Le chenal se cherche

La lumière se joue des ombres

élonge les étire à coups de crayon noir

L'étendue laiteuse confond

la source de la mer
ou du ciel

Les nues se déchirent

quand le soleil passe la tête

dans un trou bleu

La barque se balance sur un fil tendu entre deux nuages

à la naissance du temps

Le temps des cerises

J'ai ouvert les yeux
encor mouillés de rosée

Le jardin séchait ses larmes de la nuit
Le ciel empruntait l'aurore des jours avenir
L'air se peignait des couleurs

Aux pétales des roses se murmure
tant de choses avant d'être jetés au vent
Ils se pressent de prendre le temps

Témoin d'un battement d'ailes
à l'appel de la grive croquant les cerises
encor de rosée mouillées

J'ai ouvert les yeux

Le jardin au réveil fleurait un parfum lumineux

Le cri du monde s'écrit

Un matin s'éveille
dans la clarté retrouvée
d'une nuit bleue sans pareil

Les mots sont-ils plus beaux

De la beauté à l'écrit
plus beaux sont-ils les mots

Il n'est qu'à regarder
Le monde n'attend qu'un cri

Écrire sa beauté en appelle à son cri

L'air du temps

En déshabillé d'aube claire
enrobé de silence
chatoyé des caresses d'un printemps
aux tendres lumières

L'instant s'immobilise

En un jour apaisé
d'avoir l'heur de se lever

La douceur des rayons
souriant au soleil
S'invite à la fenêtre
entrouverte de fraîcheur

Les meubles dessinent
des rais d'ombres lumineuses
traversant l'espace en songes vaporeux

La pendule prend la pause
et le temps à témoin
Quand le décompte s'oublie
aux confins de rêveries
à portée des matins

S'ouvrir

Le vent ce matin parle au jardin de la mer
Pas très loin elle change d'air
et colporte des histoires de voyages sans frontières

Les maisons ici se serrent
Chacune son petit bout de terre

Le ciel pourtant se pose intrépide
sur les toits le bleu n'en revient pas
il se glisse partout où l'espace fait le vide

Est-ce le poids de la lumière qui ferme les paupières
et les volets inertes quand les fenêtres ne demandent
qu'à être ouvertes

L'infini

Seul

Dans l'intimité de la plage

L'horizon brûlait à retarder la nuit

La marée découvrait ses dessous

Le sable s'éloignait sous les caresses d'océan

Le miroir des eaux baignait le ciel

L'astre embrasait la terre la mer et les cieux

L'immensité doutait de ce qui est des reflets

Ce soir-là m'a dit vivre l'infini

Quand l'amer monte

À décoiffer les dunes
Le souffle court

En battements d'ailes
à rebrousser la lune

Le vent d'avril dit à la mer

Souffler n'est pas jouer
Quand la lame se charge des pierres
que la houle en grève amoncelle

Vive le vent

Le chant du vent
colporte les parfums de cités ivres

Le ciel prend l'air
la tête dans les nuages
rêve de paroles
à s'écorcher la voix

Quand du monde
le cri ne s'entend pas

Incertains sens

Refllet du ciel
 d'une larme de rosée
tu as dans les yeux
 du matin la réponse

La lumière est l'éphémère
d'un regard
 en toute chose
nait le parfum des roses

Du vol des demoiselles
 aux sépales de nigelle

 ce qu'il faut de promesses
 à l'instant qui t'éveille

Le silence te dit du vent
 à la croisée du doute
jusqu'à tirer des bords

De tes lettres restées muettes
les chants d'oiseaux
 ont les accents d'accords

D'un cri d'hirondelles
 aux cymbales des cigales

 ce qu'il faut d'entendement
 pour saisir chaque instant

Sans partition

De verre le ciel vole en éclats
arpégés de ces gouttes de silence
aux couleurs harmoniques des maîtres du temps
décompté au rythme des passions

Le vent dans les cordes
résonne aux accents de soleils
brûlant les sables en fusion du désert
ou une larme de lune
traînant dans la poussière quand se retire l'amer

Des ailes de goélands de cendre
aux rires des cuivres assoiffés d'orgueil
se joue l'univers sur des airs aux mélodies profondes
communs communes à l'oreille du monde

Escale

En un ciel aux profondeurs océanes
 ma barque flotte
sur un nuage de beau temps

Jette l'amarre
dans le bleu lumineux

À se planter l'ancre
aux versants déneigés
des monts écumeux de vagues à l'âme

Premier jour de l'été

Aux ailes évanouies des oiseaux
la mer boit les silences de vagues mortes

L'air brûlant d'une coulée de ciel blanc
tremble sous les coups du soleil

Ici tout se résume au feu qui s'allume

De lumière perdu

L'été s'est invité
dans un ciel étonné
d'avoir déjà tant à brûler

La lumière écrase les ombres
pressées de se cacher sous les pierres du sentier

Le vent se pose
entre les feuilles immobiles des grands arbres atterrés
à l'abri du silence épaissit d'indolence

Les herbes rases
des fossés assoiffés
prennent des couleurs de terre brûlée

La maratte asséchée
se crevasse de vase momifiée
aux puanteurs de poisson mort

Les pavés taisent les pas accablés du passant
inconnu résigné d'avoir à trimarder solitaire
quand les façades aux ruelles désertées
s'ensommeillent d'impuissance

Une fenêtre entrebâille ses volets
regard hésitant perdu du néant
le village étouffé de soleil aveuglé

Il est midi

Les bleus fanés du bois des volets se ferment
Les ocres des pierres se gorgent de lumière

Le soleil s'échauffe
à vouloir chasser les ombres des ruelles
riant d'avoir toujours un clair-obscur d'avance

Le marché crie ses derniers cageots
dans les senteurs de fruits trop mûrs

La porte claque
laissant la rumeur derrière elle

Hors de contrôle

Cette nuit brûlée de cris d'arbres calcinés
le ciel s'épaissit de n'avoir plus tôt pleuré

Lames de feu léchées de coups de vent hurlé

Vaines larmes de suie
dans la poussière de vies
redevvenues poussière retournant à la terre

La forêt est réduite au silence des cendres

Insouciance

La voile au fil d'horizon
tranche le ciel de sa lame blanche

Les bleus se raient des nuances océanes
pétillant au soleil
dans les plis creux dansants de vagues

La ligne du bout des mers se brise
sur un morceau de terre
assoiffé d'ocre à nier l'autour

La plage dorée s'expose
Des rêves de château au sable dans les yeux
les cris de jeux d'enfants déchirent du large la rumeur

Il reste

Bain de lait du soleil
Blanche et la mer se noie
d'épaisse lumière

Le ciel flotte
en un soir rose clair
à la surface du temps
immobile

Au seul regard de l'âge
le monde se déshabille

Feus
Artifices dérisoires

L'horizon perd sa ligne
voilée d'incertitudes

L'heure n'a plus d'aiguilles

Au bout du compte
la caresse du vent se parfume d'essentielles

L'unique envie de peau nue

À l'ombre du soleil

Le soleil glisse lentement aux confins des eaux calmes
à brûler l'horizon dans un bain d'océan

avant de s'y noyer

De la mer le ciel tamise la lumière
L'air se teinte de rose
Le bleu dégrise les ombres

L'azur s'enlumine d'ambre
La ligne du bout des mers s'enflamme
Les cieux se parent d'or
et se coulent dans les flots de métal en fusion

Un voile céruléen s'étend
et couvre de sa nuit l'océan de braises
Les jaunes s'embrasent
Les rouges aux ténèbres à présent se disputent
Les bruns se consomment

Le noir s'épaissit
Il n'est plus rien à voir
La lumière s'est éteinte

Le temps d'apprendre à lire les ombres
et l'œil *s'illumine*

Aux limites de l'épure

Le ciel se charge de colère
 ennuagée bleu-nuit

De sombres frondaisons
à retenir ses larmes se penchent
sur la houle écumeuse d'océan meurtri

Les eaux se grisent à toucher le ciel
tombé des nues couvertes de cendres

Et l'horizon s'arrache un coin des yeux
brûlés d'un soleil bien tôt noyé

Les gris s'échauffent
les bleus s'ouvrent au jour en fin
dans l'éclat d'un sourire d'écume blanche

À croquer l'instant
 tant qu'il est temps

Renaissance perpétuelle

Un bout de terre se couchant flotte au soleil
Allongées sous les toits de la ville
se baignent les rues de chaudes lueurs
de fin ne dit-on pas du jour

Pourtant
ce jour n'a de passé
 que l'instant de lumière
de si courte naissance des entrailles solaires

Et la nuit à venir sans avenir
n'a de temps à perdre
l'ombre n'est-elle pas que l'envers du jour
quand demain renaîtra d'être lumière ailleurs

Arrière-saison

Le ciel s'étire
s'effiloche
estompe ses outre-mers de blancs amers

Le soleil baisse la tête derrière ses ombres
après midi

Le silence retient son souffle
brûlant l'instant immobile
avant les caresses de fraîcheur venues d'ailleurs

Le vent murmure parfois des airs méconnus
et se prend en courant dans les branches

À s'effeuiller ainsi
les arbres se tachent les pieds de rousseurs

Ici le temps se couvre de la mousse
des heures oubliées des aiguilles

L'emprise

Le bleu s'écume de vagues blanches
L'océan se ride d'amertume
Colère naissante de la houle
à se voiler fumante l'horizon

L'air se trouble suant de peur
 quand nul ne connaît la mesure
 de la démesure d'eaux qui se fâchent

Même le ciel se charge d'incertain
La mer dira ce qu'elle veut
 demain

Équivoque

Le soleil s'est embarqué dans un ciel bleu argent
quand le vent a soufflé un courant de travers
et en fin se pose

La barque s'envase dans un coin d'océan

La rivière désemparée roule des airs de marins
ne sachant plus où est la mer

Au jardin rien ne bouge
L'herbe se rase et se déboutonnent les roses

Même les arbres se cherchent
Les branches à griffer la mémoire
perdent des feuilles l'écriture au caractère de racines

Quand l'écho du silence ne rencontre de regards
la bouche à croquer l'évidence a le goût de l'amer

Rémission

Cotonnés de gris perle
les nuages s'éloignent
se boursouflent
se montent les blancs en neige
se distendent sur un fond lumineux de ciel bleu

Indécises
leurs ombres semblent vouloir s'excuser au sol
de ces portées désordonnées
soumises à la course du vent

Le toit se couvre
l'espace d'un instant
et
en un clin de soleil
s'ouvre à la transparence
juste le temps de se repoudrer les yeux

Passé l'été

Passé l'été
les fenêtres ne racontent plus
Les volets leur cachent les yeux
Il n'est rien à voir

Les portes se ferment sur des lambeaux d'oublis
Le prochain printemps les aura ensevelis

Les murs prennent un air de secrets à garder
Quand les pierres s'enracinent d'un passé perdu
L'automne s'abandonne en névrose

Les blancs se grisent d'un soleil têt fané
Les arbres étiolés s'envisagent déjà nus
Comme se nécrosent les passeroles

De ne plus cheminer la ruelle s'ennuie
Embruinée de crachats jaloux
à ces quelques passants oublieux de la pluie
la marotte fanfaronne ses rêves de bayou

Mais ici le ciel soigne les bleus
Les jours frissonnent d'immensité
Il n'est qu'à regarder
Au-delà des toits d'ankylose
La lumineuse métamorphose

Matin d'octobre

Renoncent les noirs aux ténèbres
 baignées de lueurs éphémères
Le soleil s'arrache de la forge du bout des mers
Les eaux se caressent de lumière

L'horizon cramoisi de se dévoiler ainsi
maquille son ciel de rose à joues

Le jour remet à nu ses bleus enluminés d'espérance

Au réveil du pinson le chant des grands arbres
irise les frondaisons des couleurs de saison
Les feuilles s'enflamment à ne vouloir tomber

Les rameaux à griffer les brumes se font les ongles
Les arbres se déshabillent jusqu'au prochain hiver

En brumaille

De cette aube embruinée des cendres d'automne
le silence s'épaissit de brumes matinales
Frissonnant de rosée
Comme le reflet se ride au miroir de l'étang

La roselière estompe la grisaille du héron
figé dans la fange moirée d'argent

Vibrant au cri d'ailes blanches d'une aigrette apeurée l'aurore se
décoiffe de ses franges éphémères

Un ciel glacé de s'être attardé
filtre un jour blême
d'avoir à se lever encor

Frissonnant de brumes matinales
le silence s'épaissit des cendres d'automne
Comme le reflet de cette aube se ride
embruinée de rosée au miroir de l'étang

Vibrant au cri d'ailes blanches figées dans la fange
l'aurore se décoiffe d'une aigrette apeurée

La roselière estompe de ses franges éphémères
la grisaille du héron moirée d'argent
D'avoir encor à se lever
un ciel glacé filtre un jour blême
de s'être attardé

Entendre et voir

Le ciel caresse les eaux du port
de ces matins embrumés de mer morte
La lumière se voile d'une épaisse chaleur
hantée de voiliers démâtés immobiles

Troublé de ne voir sans être vu
le clocher bourdonne l'angoisse de ses appels
Les toits se tassent aux balcons des fenêtres
usées à percer le brumeux mystère

Les pleurs capricieux d'un enfant
la voix de sa mère en colère
s'étouffent dans l'épaisseur du silence

Une corne de brume les fait taire
Des goélands raillent une pie jacasse
Confus des sons remontés de la rue apparaissent à présent

Tendre l'oreille donne des mots à voir

La traversée

Au-delà du bras glaiseux de vase découverte de la mer
Un banc de terre mousseux céladon
 troué d'ocre ourlé sablon
s'éloigne sous les nues
 boursoufflées d'ombres ennuagées
 accumulées sans pouvoir pleurer
 voilées de mélancolie à se mêler de vagues

Plus loin bien plus loin
 là où un trou s'éclaire dans les nuages
se devine un soleil
 caché derrière ce regard sombre
 paupières déchirées de bleu taché de blanc

Un bout de jour tombe du ciel
à oublier la nuit

Il est des matins fermés à la porte d'hier

Quelque chose du jour qui n'aurait de lumière
comme la peur des cendres dans les yeux d'une étoile

Des larmes de poussière d'une nuit sans voile
quand le vent couché sous l'aile d'une dame blanche
retient le temps des grands arbres le mystère

La fenêtre masque de noir ses craintes d'aube de chambre vide
La lueur au plafond ne tient qu'à un fil

En fin

Il est des verts faits pour l'hiver
Des verts profonds déterminés
aux tons inaltérables persistants de suffisance

Il en est d'autres beaucoup moins fiers
inconstants versatiles nuancés de verdure
aux verdâtres amorphes

Pour l'heure ils s'attardent
frivoles aux parures de couleurs
et se perdent à dénuder le temps venu

Feuillus jaunis tachés de bruns
Troncs céladons souillés de mousses
Des orangés virent au carmin
sur un lit de fougères rousses

Les verts s'emmêlent de truculences
Les frondaisons s'empourprent piquées garance
Le bois s'enflamme à se brûler les branches
De ses ramures déjà nues griffe le bleu du ciel

L'automne se déshabille tel

À l'orée du temps

Au bout d'un souffle
l'automne à l'orée d'Angâ se pose
le vent efface ses rides au miroir de l'étang
et se couche atone aux pieds d'arbres géants

L'allée traversière ouvre le chemin du silence
Entre les fûts se mêlent les branches
enflammées d'avoir tant vécu

Les feuilles brûlent
de vouloir connaître le secret des fougères

Le bois s'épaissit et se ferme
à chaque pas venu s'oublier ici
 au parfum du temps en fin suspendu
immobile

Ce jour n'est à courte échelle

Le soleil ce matin
dessine aux murs des échelles
rideaux d'ombres lumineuses d'un été perdu en décembre

Le froid se cache derrière les fenêtres
 oublieuses de la nuit
 de ces défroques gelées d'horizons égarés

La lumière justifiant les ténèbres
 assume les ignorer

Un matin de décembre

La fenêtre

peint en noir un quartier
de la ville à ses pieds endormie
emmitouflée
dans l'épaisseur cotonneuse
d'un mystérieux silence
glacé d'attendre l'hiver

Les rideaux

s'étoilent de cristaux orangés électriques
en peine de trouer la nuit
de ces éclats de lampadaires
aux froides lumières

Marée de suie gelée

un ciel chaotique s'allonge
frissonnant dessus les toits
des maisons blotties entre les bras de rues
désertes

Soudain de rouge sombre s'embrase l'horizon

Sans pouvoir réchauffer mes restes d'insomnie

Ce jour de l'an

Engourdie
la nuit blanche s'effiloche
en un jour de frissons embruiné de farine

Les fantômes échevelés de givre
déchirent de leurs ramures glacées
des lambeaux de brume

Embrouillardé de silence
le désert d'ombres blanchies
étouffe toutes traces

La vie s'emmitoufle

Le monde du silence

Le gris perlé du ciel se couche
Son lit de coton glacé
se tire de poudreuse immaculée

Les courbes crémeuses
mamelons aux gorges dénudées
frémissent sous les caresses de dentelles floconnées

Soulevé du vent d'éclats de diamant poudré
le tapis de mousseline blanche
se borde à présent de sapins noirs

Étouffé de silence ouaté
le monde ne s'entend pas

Seuls mes pas ici crissent

Ce matin

Au matin d'un bain de lait le ciel de coton s'effiloche
Les flocons fous du vent virevoltent gaiement
Les ramures défilent en déshabillé de dentelles givrées
Les sapins pleurent le vert éternel sous de lourdes larmes
blanches
Un merle noir se désaltère à la fontaine gelée d'un creux
d'arbre mort
Une bourrasque soulève un nuage poudré de cristaux brillants
Un vieil érable ébouriffé se fait la bise dans ses cheveux blancs
À ses pieds le tapis de laine vierge se tricote de silence

Sur l'instant

Les vitres s'éclatent d'un soleil d'hiver
heureux d'être là venu de si loin
à traverser le froid de nuits que rien n'éclaire

Une mésange cogne au carreau
 trompée du ciel bleu le reflet
Les ailes des oiseaux nous disent plus qu'il ne faut

L'air en fête respire
 la folle lumière
pressé de ce jour au parfum si court

Les rayons se brisent
sur l'instant (

)

Il n'a jamais été si grand

Après

Le ciel a l'épaisseur des jours
à chercher la lumière des heures oubliées d'hier

Quand la neige empreint la trace d'un temps
aux pas ignorés des pierres
la fonte des lendemains
omet du manteau le récit de la chair

Le versant ravine des eaux chargées de parfums
jamais plus qu'en l'esprit du sel de la terre

La belle leçon des choses

À regarder le monde
par un bout parfois une chose me parle
pourquoi celle-ci et pourquoi pas
l'autre ne sait dire
Comment répondre à qui ne se pose de questions

Grande est ma première leçon de choses

Mais si les choses me parlent
ma parole est à l'homme
de ce que j'ai cru comprendre
La belle leçon à partager des choses
sans laquelle il ne peut être appris

Ce que des choses est la leçon

Un conte à dormir debout

C'est un été inhabituel
Un jour de froid comme à Noël
Bien qu'en décembre l'an passé
Il n'ait pas cessé de tonner

Le ciel était si lumineux
Et les rosiers grimpants si bleus
D'aucuns se demandaient pourquoi
Quand les vendanges se firent aux rois
Les nuits d'automne étaient si belles
Les fraises ne craignaient plus le gel

Certains se mirent à rêver
De saisons au cours du marché
La terre devenait un enjeu
Les océans étaient furieux

Ce n'est pas grave a dit le roi
Ne craignez rien chacun chez soi

Conte de l'an prochainement

Les battements d'ailes d'un papillon blanc
restaient ce jour-là l'unique source du vent

Le ciel s'était fâché de tant de choses
Ses baisers brûlaient même les pétales des roses

Les hommes fuyaient les terres rouge-sang
des entrailles ignorées d'un chantier fou béant

C'était il n'y aura pas si longtemps

Laisser la trace

Le temps s'amenuise d'ici demain
en d'incertains probables murant l'horizon
de ces châteaux de sable d'illusions en béton

Nos regards se perdent
dans la valeur des choses
Quand ce qui vaut se perd à ne plus regarder

Les cris de solitudes rongeurs de multitude
se couvrent des silences de vacarmes incessants
Les nouvelles nouvelles nous parlent toujours des autres

Il nous faut laisser trace de ce temps
conjugué d'un passé confisqué de futur

Et ne pas oublier
L'à venir se lit dans le rêve des enfants devenus grands

À venir

Crachés des flammes du monstre des fables
les mots s'arrachent
de l'impossible

Délire d'humanité d'un siècle à rebâtir
Le rêve se fait d'histoire
aux frontières du possible

Ensemble devient certain
Les murs dressés se brisent
sur la conscience d'un monde au cauchemar prévisible

TABLE

Une évidence	page 1
Reflets	page 2
Entre le ciel et l'eau	page 3
Le temps des cerises	page 4
Le cri du monde s'écrit	page 5
L'air du temps	page 6
S'ouvrir	page 7
L'infini	page 8
<i>Quand l'amer monte</i>	page 9
Vive le vent	page 10
Incertains sens	page 11
Sans partition	page 12
Escale	page 13
Premier jour de l'été	page 14
De lumière perdu	page 15
Il est midi	page 16
À l'heure de la sieste	page 17
Hors de contrôle	page 18
Un vent de folie	page 19
Insouciance	page 20
Il reste	page 21
À l'ombre du soleil	page 22
Aux limites de l'épure	page 23
Renaissance perpétuelle	page 24
Arrière-saison	page 25
L'emprise	page 26
Équivoque	page 27
Rémission	page 28
Passé l'été	page 29

Matin d'octobre	page 30
En brumaille	page 31
Entendre et voir	page 32
La traversée	page 33
Il est des matins fermés à la porte d'hier	page 34
En fin	page 35
À l'orée du temps	page 36
Ce jour n'est à courte échelle	page 37
Un matin de décembre	page 38
Ce jour de l'an	page 39
Le monde du silence	page 40
Ce matin	page 41
Sur l'instant	page 42
Après	page 43
La belle leçon des choses	page 44
Un conte à dormir debout	page 45
Conte de l'an prochainement	page 46
Laisser la trace	page 47
À venir	page 48